

Tilo Schabert

Discours de Perpignan
11 octobre 1996

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les autorités, Chers Collègues, Chers Amis,

Permettez-moi, je vous prie, de commencer par une petite histoire.

La ville américaine de Boston, à laquelle je consacrais un de mes livres, formait, pendant longtemps, un monde social et politique particulier bâti à l'image des descendants des pionniers protestants d'antan. Ceux-ci, fiers de leur mythe fondateur autour du *Mayflower*, s'appelaient *Brahmins* et se manifestaient dans leur ville à la manière d'une aristocratie classique. En fait, ils pensaient que rien dans le monde, et surtout pas une autre ville, n'aurait le mérite de dépasser leur oeuvre, la ville de Boston, cette Nouvelle Jérusalem selon leur propre définition. Par ce sentiment des anciens Bostoniens s'explique l'anecdote suivante dont je me souvenais en songeant au plaisir de m'adresser à vous aujourd'hui.

L'anecdote - apocryphe, bien entendu - est aussi caractéristique que brève. On demandait un jour à une grande dame de Boston, demeurant imperturbablement à Boston, si elle ne désirait pas voyager. Sa réponse venait manifestement du coeur, car la dame de Boston ne cachait point son sens du centre: "Why should I travel? I am already here." - "Pourquoi devrais-je voyager? Je suis déjà ici."

En venant d'être reçu *in Perpinianensi studio*, en tant que bénéficiaire de l'honneur suprême qu'une université peut décerner, je découvre que je ne dois plus guère me soucier de mon goût de voyager, de mon existence académique itinérante. Car vous me faites siéger au centre de ce paysage où se déroule cette aventure étrange qui s'appelle une vie scientifique.

Et en même temps vous me conduisez à une liberté universelle d'esprit, à une liberté universelle de l'imagination et de l'oeuvre scientifique. Car vous conférez, au curieux que je suis, inassouissablement inquiet et, par conséquence, incessamment inquiétant - comme tout chercheur -, un sentiment et un droit parfait d'existence en m'accordant la grâce d'être *civis academicus non*

seulement chez vous mais dans le monde entier, `jouissant´, comme je viens d`apprendre, `tous les honneurs, droits, avantages et privilèges de l`Université de Perpignan sur le campus de celle-ci *et où que ce soit dans le monde.*

Quel honneur! Quelle distinction! Quel privilège! Et quel réconfort! Après l`acte de `naturalisation´ d`aujourd`hui la géographie de mes aventures connaîtra un centre. L`homme que vous venez d`accueillir dans votre collège des Docteurs continuera, bien sûr, ses pérégrinations, entre la France et l`Allemagne, nos deux nations dont le concours est le souci de son coeur; entre l`Université d`Erlangen-Nuremberg et son université française jumelée, l`Université de Rennes; entre Munich où il réside avec sa compagne de sa vie, son épouse, et ces endroits de compagnie savante qui lui sont devenus chers, notamment Salerne, Paris, Lisbonne, Jerusalem; entre la province de sa langue et ce monde d`interpénétration des langages - monde incomparablement unique - nommé *Eranos*; entre la terre mesurée de l`Europe et les horizons lointains de l`Amérique. Tant d`espaces et de lieux divers! Tant de passages et de transpositions! Et, tout de même, votre homme n`ira pas se perdre. Il peut se trouver n`importe où et au cours de n`importe quel aventure. Dès aujourd`hui, il aura la certitude de savoir: *vir academicus Universitatis Perpinianensis sum.* Je suis chez moi à l`Université de Perpignan.

Comment témoigner de la gratitude pour un don qu`on ne peut recevoir que comme un honneur jusque-là inouï? Ma première réaction aurait été: De stupeur je deviens muet. Mais vous avez le droit à un discours et même un *doctorat honoris causa* ne me rend pas capable de faire une allocution dans la manière d`un parfait silence. La qualité de ce que vous me conférez me rend pauvre. Comment dirais-je? Oserais-je choisir le mot le plus juste mais simple? Est-ce que c`est que je suis reconnaissant? Je le suis - infiniment. Infiniment.

Par votre bienveillance je rentre dans un paysage que je découvris dans ma jeunesse. Je le découvris, avant tout, à distance, car je fus étudiant à Munich et vécus alors loin des parages que je vins de percevoir dans l`apprentissage d`un imaginaire scientifique: la terre des cathares et le cimetière marin au-dessus de la Méditerranée à Sète. Je suivis les cours de mon directeur de thèse, Eric Voegelin, professeur éminent à l`époque et vu aujourd`hui comme un des grands philosophes et penseurs politiques du XXe siècle. Il nous apprit beaucoup de choses et j`en garde des souvenirs précis, des souvenirs des exposés qui furent des illuminations. Mais quelques-uns se tracèrent plus profondément dans ma mémoire que les autres et dessinèrent ainsi les lignes d`un paysage distinct de l`imaginaire scientifique. Par ce que Voegelin communiqua de la pensée des cathares, comme cultivée dans les contrées occitanes, je compris cette symbolisation primordiale des

experiences humaines qui est la gnose. Quelle est l'aventure de l'homme? D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous? En suivant Voegelin aux chateaux des cathares, par ses récits dans un amphithéâtre à l'Université de Munich, je commençai à sentir l'importance de ces questions.

Et je reçus aussi, par le maître, une introduction para-poétique à la philosophie actuelle de la conscience. Il nous lit le poème *Le cimetière marin* de Paul Valéry - toujours dans le même amphithéâtre - et nous invita à saisir par la voix de Valéry dans son poème cette lucidité de conscience qui seule produit ce qu'on appelle 'penser'.

Il faut l'avouer, mais je le fais avec plaisir. Je fus élève à une école française. Ce fut une institution excellente mais un peu particulière, car il s'agit d'une école imaginaire qui se forma dans mon esprit au temps des mes études et des premières années de ma vie académique. Elle existe encore. Elle est une institution pérenne dans ma mémoire.

A mon école française imaginaire j'eus des professeurs illustres. Le premier, - 'le premier' dans un ordre d'évocation tout-à-fait libre - s'appela Diderot. Il m'enseigna la libre pensée, à l'occasion de la rédaction de l'étude que je consacrai à sa pensée politique; ce fut ma première publication scientifique. Je me remémore le nom de Pascal; il m'instruisit de la condition humaine et me passa une sagesse énormément vaccinogène à propos de l'humanisme outré: Qui fait l'ange fait la bête. Je pense à ce maître d'analyse du coeur humain dont le nom m'est inoubliable: c'est celui de La Rochefoucauld. Il m'apprit la connaissance de l'homme dans la misère de sa vanité; aucune psychanalyse à la manière de nos jours n'aurait pu mieux me montrer l'origine de nos maladies de l'âme. Je vénérerais pour jamais l'auteur des *Maximes*; quand je passai quelques mois avec lui en rédigeant un texte sur sa pensée, ce fut une thérapie mentale. Je pense à Jean-Jacques Rousseau, à qui je dois la découverte des passions cachées du monde moderne. Il m'incita à m'apercevoir du projet messianique de la modernité et m'entraîna dans une étude inattendue par son annonce au début de ses *Confessions*: Voici le seul portrait de l'homme. Eh oui, je me trouvai en face d'un révélateur, d'une sorte de messie. Voici le fondateur d'une nouvelle religion - et religion complètement séculière - au temps de la mort des religions révélées. Quelle étrange confluence! Est-ce que c'est que l'homme, après ayant rompu avec Dieu, n'est point consolé et demeure sur sa soif du divin?

J'avais rencontré la thématique de mon oeuvre. Et je me trouve toujours à sa poursuite. Vraiment, ils m'incitaient à penser, mes professeurs à mon école française imaginaire.

Cependant, j'ai dû chercher encore d'autres lieux de travail et de pensée. Mon parrain et très cher ami, le Professeur Thomas, le disait tout juste: Le chemin que je faisais dans le sens de ce qu'on appelle `carrière` a pris ses contours ailleurs, en Allemagne surtout, et aux Etats-Unis, et je n'hésite pas à noter aussi, avec grand plaisir, mes séjours de recherche et d'enseignement de plus en plus fréquents en France pendant les dernières années.

Mais, aujourd'hui, dans le paysage idéal des institutions où je me reconnais, un lieu très spécial se situe devant mes yeux. C'est le Collège, auquel je viens d'être admis. Il se présente comme un lieu de retour. Car j'y vois un retour sur moi-même. C'est un miroir que vous m'avez donné. Il me montre comme je ne me suis jamais vu. Excusez mon ignorance, je vous prie. Mais je ne savais rien de la magie par laquelle un *Docteur honoris causa* est produit.